

Évangéline (extraits)

Henry Wadsworth Longfellow
Dans une traduction de Pamphile Le May

Salut, vieille forêt! Noyés dans la pénombre
Et drapés fièrement dans leur feuillage sombre,
Tes sapins résineux et tes cèdres altiers
Qui se bercent au vent sur le bord des sentiers,
Et l'océan plaintif vers ses rives brumeuses
S'avance en agitant ses vagues écumeuses.
Ô vous tous qui croyez au bon cœur de la femme,
À la force, au courage, à la foi de son âme,
Écoutez un récit que les bois d'alentour
Et l'océan plaintif redisent tour à tour;

Regardant le ciel bleu, la belle Évangéline
Livrait à Gabriel sa main brûlante et fine;
Le lendemain matin, au lever du soleil,
Quand le bourg de Grand-Pré sortit de son sommeil,
Assis devant les seuils sur de vieux bancs de bois,
Se chauffant au soleil, les simples villageois
Discouraient du danger qui menaçaient leur tête.
La maison de Benoît avait un air de fête.
On fit dans le verger les chastes fiançailles.
Le soleil était chaud comme au temps des semailles;

Le matin passait vite : on était dans l'ivresse!
Mais voici qu'arrivait l'heure de la détresse!
On entendit sonner la cloche de la tour;
On entendit le bruit du sonore tambour,
Les soldats, deux à deux, des vaisseaux descendirent
Et tout droit à l'église à grands pas se rendirent.
L'Acadien plein de crainte attendit en silence.
Bientôt le commandant avec fierté s'avance,

« Comme l'a décrété Sa Majesté chrétienne,
Honnêtes habitants de la terre Acadienne :
Je viens pour confisquer, au nom de la couronne,
Vos maisons et vos biens avec tous vos troupeaux.

Vous serez transportés à bord de nos vaisseaux. »

Ils courbèrent le front sous le poids du malheur;
Ils restèrent muets de peine et de terreur.
Mais bien vite au penser de ce sanglant outrage,
S'alluma dans leur âme une bouillante rage :
Vers la porte du temple ils s'élançèrent tous.
C'est en vain toutefois qu'ils redoublent leurs coups.

Tout à coup dans la foule on vit le vieux Basile,
Frémissant, agité comme un bateau fragile
Lever ses poings nerveux en rugissant ces mots :
« À bas! Ces fiers Anglais! Ils ne sont point nos maîtres!
À bas! Ces étrangers! Ces perfides! Ces traîtres
Qui viennent en brigands détruire nos moissons!
Qui veulent nous chasser pour piller nos maisons! »

Il en aurait bien dit sans doute davantage,
Mais un brutal soldat à la mine sauvage,
Le frappant sur le front d'un gantelet de fer
L'étendit à ses pieds avec un rire d'enfer.
La porte du chœur s'ouvre et le père Félix,
Dans sa tremblante main tenant un crucifix

« Pourquoi donc ces clameurs? Pourquoi cette colère?
J'ai pendant quarante ans travaillé comme un père
À vous rendre plus doux et plus humbles de cœur.
Mes enfants, disons donc, nous que la peine accable,
Nous qui sommes l'objet d'une haine implacable :
« Ô mon Père, pardon! Pardon pour nos bourreaux! »
« Ô mon Père, pardon! Pardon pour nos bourreaux! »

Quatre fois le soleil, sorti du sein des ondes,
Fit pleuvoir sur Grand-Pré ses feux en gerbes blondes
On voit des paysans le modeste bagage
Pêle-mêle entassé sur la berge sauvage!
Et tout le long du jour les fragiles canots
Le transportent à bord des superbes vaisseaux!
Les pauvres Acadiens défilent deux par deux.
Mille ignobles soldats se tiennent auprès d'eux.
Elle voit Gabriel! Quelle étrange pâleur
Sur sa noble figure, hélas! s'est répandue!

Elle vole vers lui, frissonnante, éperdue,
Pressant ses froides mains : « Gabriel! Gabriel
Ne te désole point! Soumettons-nous au ciel! »

On sépare, en effet, les femmes des maris;
Les frères de leurs sœurs, les pères de leurs fils.
Sur le sein de sa mère en vain l'enfant s'attache,
Aux baisers maternels un matelot l'arrache.
Et l'on vit s'écrouler, tout en feu, le village,
Comme un arbre puissant qu'abat l'orage.
Et les vaisseaux, hissant leurs brillants pavillons
Ouvrirent, dans les flots, de bouillonnants sillons!

Sous des cieux étrangers, la chaîne douloureuse,
On vit errer longtemps une enfant malheureuse.
Dans les villes, parfois, elle arrêtait ses pas;
Mais les vastes cités ne lui redonnaient pas
L'ami qu'elle pleurait, la paix du cœur perdue!
Elle en sortait bientôt, gémissante, éperdue.

Gabriel le chasseur, sur sa rame courbé,
Ne vit point, à la rive, un canot dérobé
Sous les tissus de jonc et les branches de saule;
Il ne vit point, non plus, la fraîche et blanche épaule.

Au bord de la rivière, en un charmant endroit,
Paisible et retiré s'élevait un humble toit
Sur un cheval sellé qui hennit et folâtre,
Au bord de la forêt, on voit venir un pâtre.
Sous les traits rembrunis de ce vieux pâtre agile
Leurs yeux ont reconnu le forgeron Basile!
La vierge, cependant, à travers le bosquet
Promenait, en silence, un regard inquiet

Basile rompit, tremblant, le silence aussitôt :
« N'avez-vous rencontré nulle part un canot?
Du lac et des bayous il a suivi la route;
Gabriel le conduit : vous l'avez vu, sans doute? »

« Gabriel, ô mon Dieu! Gabriel est parti! »
Son cœur dans le chagrin parut anéanti.

« Demain nous partirons sitôt que le matin
Versera sur les eaux un reflet incertain
Nous rejoindrons bientôt l'amoureux déserteur,
Et le ramènerons confus de son bonheur ! »

Ils partirent. L'espoir encourageait leur âme.
Cependant le jour fuit; un autre, un autre encore!
Au coucher du dernier pas plus qu'à son aurore
Ils n'ont pu découvrir la trace du fuyard
Ils ont en vain couru, longtemps, de toute part.

Quand elle commença sa course longue et vaine
Elle était jeune et belle, et son âme était pleine
Elle avait bien vieilli; sa joue était fânée;
Sa beauté s'en allait! Chaque nouvelle année
Pour elle son amant n'avait jamais vieilli;
L'absence et le malheur l'avaient même embelli;
Il était comme mort, mort à la fleur de l'âge,
Dans toute sa beauté, sa force et son courage.

Elle entra dans un cloître et coupa ses cheveux,
Puis au pied de l'autel elle fit de saints vœux.
En ce temps l'hôpital s'élevait retiré,
En dehors de la ville, au coin d'un large pré;
Un dimanche matin, le temps était bien beau,
Pensive et recueillie, elle vint de nouveau.

Près d'elle sur un lit où tomba son regard
On venait de porter un grand et beau vieillard;

Il sembla secouer sa morne léthargie
Et retrouver encor quelque reste de vie.
Alors il crut ouïr comme une voix du ciel,
Une voix qui disait : « Gabriel! Gabriel!
Je te retrouve enfin, et nous mourrons ensemble! »
Et cette voix vibrait, comme l'airain qui tremble.
Dans un songe, aussitôt, il vit, comme autrefois,
La terre d'Acadie et ses verdoyants bois,
Et ses ruisseaux d'argent, ses prés et ses villages,
Et le toit de son père au milieu des feuillages,
Et son Évangéline allant à son côté,
Dans toute sa jeunesse et toute sa beauté,

Il entr'ouvre les yeux, les porte autour de lui :
La douce vision, hélas! a déjà fui!
Mais auprès de sa couche, humble et mélancolique,
Il voit, agenouillée, une forme angélique,
Et c'est Évangéline!... Il veut dire son nom,
Mais sa langue ne peut murmurer qu'un vain son.
Dans un dernier transport, il attache sur elle
Un regard où l'amour au désespoir se mêle;
Seulement un sourire éclaire sa figure
Quand de la vierge il sent la lèvre chaude et pure
Se poser sur sa lèvre et sur son front brûlant.
Son regard se ranime et devient plus brillant;
Mais ce n'est qu'un éclair! On le voit se déteindre :
C'est la lampe qui brille au moment de s'éteindre,
Et tout était fini : la crainte et l'espérance,
Les fidèles amours et la longue souffrance!

Évangéline en pleurs resta pieusement
Près des restes sacrés de son fidèle amant.
Elle pressa sa tête contre son cœur transi
Et dit, penchant son front : « Ô mon père merci! »

Adieu! vieille forêt! Noyés dans la pénombre
Et drapés fièrement dans leur feuillage sombre,
Tes sapins résineux et tes cèdres altiers
Qui se bercent au vent sur le bord des sentiers;
Dans les veilles d'hiver, quand les vagues écument,
Assis au coin de l'âtre où les fagots s'allument,
De l'humble Évangéline on conte les malheurs :
Et les petits enfants versent alors des pleurs.
Et l'océan plaintif vers ses rives brumeuses
S'avance en agitant ses vagues écumeuses;
Et de profonds soupirs s'élèvent de ses flots
Comme pour se mêler au bruit de leurs sanglots!

Sélection des extraits : Marie-France Brunelle
Lecture : Michel Lafontaine et Daniel Ongaro